

Caryl Férey passe à l'Est

Après avoir situé ses intrigues chez les Maoris, en Afrique du Sud, à Santiago ou à Bogota, le maître du POLAR ANAR fait couler le sang sur la neige de Norilsk, en RUSSIE, au nord du cercle POLAIRE. Rencontre

Par **FRANÇOIS FORESTIER**



L'ÉD., par Caryl Férey, Les Arènes, coll. « Equinox », 400 p., 22,90 euros.
NORILSK, du même auteur, Poulisier, 192 p., 19,50 euros.

Il bastonne, et comment! Dans son nouveau polar, « Léd » (en russe : « glace »), Caryl Férey, rendu dans le Nord extrême de la Russie, s'en prend à la corruption, à la pollution, au banditisme des élites, aux misogynes, au mauvais temps, aux fachos, à la nuit polaire, aux assassins, au Goulag, aux anti-homos, et j'en passe. Il écrit à la faucille, jette son héros Boris dans une intrigue dans laquelle ce petit flic va patauger avec ténacité, entre trafiquants de nickel et éleveurs de rennes perdus dans la toundra. Nous sommes au bout du monde, à Norilsk, ville née dans un congélateur, héritage ruiné des années soviétiques. L'enfer sur terre : des températures qui descendent à -65 °C (la perte d'un gant dans la rue signifie la mort), des HLM croulants, 800 kilomètres de tunnels de mines, des bassins d'épandage qui ne gèlent jamais à cause des polluants, une laideur générale à faire peur, de la vodka consommée par containers, une ville qu'aucune route ne dessert, 2 millions de tonnes de gaz rejetées par an, pas d'arbres, espérance de vie rétrécie, et la mer de Kara, là-haut, irradiée par les vieux sous-marins nucléaires, prise et gelée neuf mois par an sur 1 mètre d'épaisseur. Pour s'amuser, le vendredi soir, les hommes se déguisent en chevaliers teutoniques – casques et cuirasses en fer, boucliers en cuir, épées et masses en inox – et se cognent dessus jusqu'à extinction de la conscience et perte des dents. Dans ce maelstrom noir, issu des années Staline, Caryl Férey traque un criminel :

BIO EXPRESS

Né en 1967 à Caen, **CARYL FÉREY** est désormais classé dans les best-sellers, chacun de ses livres se vend à 50 000 exemplaires grand format, et, avec les traductions (une dizaine) et les éditions en poche, atteint le million.

nous sommes dans l'univers de « la Moisson rouge » de Dashiell Hammett, mais revu et corrigé par le permafrost. Les mots, à Norilsk, tombent de la bouche en blocs de glace, et se fracassent sur le sol brûlé par les fumées des hauts fourneaux. « Léd »



Norilsk, une ville du bout du monde, huit à neuf mois par an sous la neige.

est le polar de la géhenne, et s'avale d'un trait, comme un shot de vodka.

C'est dans son ADN, la baston: Caryl Férey, à 53 ans, reste le gamin issu des rues de Rennes, blindé de musique punk, imbibé d'esprit anar, vêtu comme un hobo, coiffé comme un chien mouillé. « Je n'ai rien oublié », dit-il. Quand on a grandi entre l'odeur de merde des élevages de porcs et le souvenir des bombardements alliés, il ne reste qu'une voie, qu'un horizon, le rock. Et les substances psychédéliques. On commence par la bière, on finit par les amphètes. Entre les deux, le pisco, eau-de-vie péruvienne, et la Zubrowka, alcool à brûler polonais parfumé à l'herbe de bison. Le tour du monde de la défonce, quoi. Clean depuis une dizaine d'années, Férey est un voyageur dans l'âme, un explorateur des lieux de révolte. Il aime les naufragés, les guérilleros, les saboteurs désespérés, assassine les salauds d'extrême droite, les racailles des milices, les charognes de l'ordre noir. Et regarde couler, avec une tristesse et une générosité infinies, le sang des pauvres. Dans sa bibliothèque, chez lui, Malatesta voisine avec Jack London. Frères de misère, potes du grand vent...

Pourquoi Norilsk? « Il y a quatre ans, un éditeur me propose d'aller là-bas, pour faire un livre de reportage. Je dis non. Il insiste. Je redis non. Puis je regarde les photos: c'est beau, c'est affreux, c'est dément. » Férey part donc, accompagné d'un copain baraqué, borgne, un peu dingue nommé « la Bête ». Le motif de ce voyage: « Fuir la gra-

tivité des imbéciles. » Bon programme. Arrivés sur place, après avoir franchi les méandres de la bureaucratie moscovite, les deux zozos constatent que cette ville reçoit 10 tonnes de neige par an et par personne. « D'ordinaire, je me fous des paysages, nager dans un lagon, c'est amusant cinq minutes, ce n'est pas pour être snob, mais sans quelques autochtones sous la main, j'aime autant écrire dix heures de suite en tuant tout le monde », écrit Caryl Férey dans « Norilsk », petit livre superbe publié chez Paulsen en 2017.

“LE POLAR, C'EST LES AUTRES”

Des autochtones, à Norilsk, il y en a: mineurs de fond, serveuses de bar, travelo sympa, réceptionniste aux sourcils tatoués, acteur d'occasion, flics accueillants, tout le monde est amical, personne n'a jamais vu de Français. C'est où, la France? Là-bas, quelque part sur le continent (car Norilsk, pour ses habitants, est une île – ce qu'elle n'est pas géographiquement). Tous ont une devise: « Mnie po figou. » Traduction: « On s'en fout. » Fatalisme slave et gueule de bois, Férey et la Bête tombent amoureux de ces gens, carbonisés par la suie, assommés par une nuit interminable. « Ils ressemblent à ceux que j'ai connus en Bretagne, dans ma jeunesse, dit Férey. Ils n'ont pas d'avenir, pas de point de fuite. Même les soldats qu'on envoyait en Afghanistan étaient détournés sur Norilsk, puis abandonnés. Ils ne sont pas repartis, faute d'argent. »

Années 1990: Férey, lui, s'est échappé. Après avoir découvert que le Che s'est promené à moto avant d'être le Che, Férey se mue en pèlerin. Il va en Nouvelle-Zélande, en Amérique du Sud, au Lichtenstein. Il se résigne à vivre du RMI, en bave des ronds de chapeau, mais écrit, écrit, écrit. Ses livres sont refusés. La solution? Travailler un genre populaire, le polar. C'est quoi, ce créneau? « Le polar, c'est les autres », dit-il. Ça marche. Il y aura « Utu », thriller chez les Maoris; « Zulu », règlements de comptes en Afrique du Sud; « Mapuche », héritage pourri des années Videla; « Condor », meurtres à Santiago; « Paz », marais toxiques des anciens Farc à Bogota... En vingt ans, Férey marque sa place: un « maître du polar », annonceur des manchettes. Lui répond: « Pourvu que ça brûle! » (titre de l'un de ses livres), et vote, aux dernières nouvelles, Mélenchon. Le cinéma s'intéresse à ses livres, la télé lui demande des scénarios, et « Léd » sera, certainement, un film. Problème: la pellicule casse à cause du froid, les caméras se vident d'énergie, les âmes gèlent. Le Styx, c'est là-bas.

Où aller, désormais? D'abord, au bistrot, faubourg Saint-Antoine, « pour s'user les coudes ». Ensuite, on verra bien, Dieu – qui n'existe pas – y pourvoira. Retourner à Norilsk? « C'est peu probable. » Mais, quand même. « Quand on est partis, la Bête et moi, on a dit adieu à des hommes et des femmes qu'on a aimés. » Un temps. Puis: « On a pleuré. Vraiment. » ■